

Inséparables Héloïse et Abélard

En préférant être sa « putain » plutôt que son « épouse » et en arrachant l'idée d'amitié idéale au monde du cloître pour l'appliquer à la relation fusionnelle avec Abélard qu'elle n'a jamais reniée, Héloïse inspire encore, neuf cents ans plus tard, les amants du monde entier.

Par Barbara H. Rosenwein

En 2024 encore, on peut entendre les louanges d'Héloïse et d'Abélard chantées à la radio américaine. C'est une chanson folklorique de plus d'une centaine d'années qui vante les mérites de la ville de Chicago : « *Ses hommes sont comme Abélard, / ses femmes sont comme Héloïse ; / Tous sont des gens honnêtes et vertueux, / Car ils vivent en El-a-noy [Illinois].* » Comment expliquer l'incroyable postérité de ce couple ?

Pour répondre à cette question, nous devons replacer Héloïse et

Abélard dans leur formation intellectuelle et sentimentale. Ils avaient l'un et l'autre reçu une remarquable éducation, Abélard (vers 1079-1142) principalement en théologie et en philosophie, Héloïse (vers 1092-1164) dans les arts libéraux (lettres et sciences). Ils connaissaient aussi, bien entendu, la Bible, les histoires pieuses, les Vies de saints et les chansons populaires, les chansons d'amour, en particulier, qui faisaient fureur. Héloïse avait été éduquée au couvent d'Argenteuil, mais n'était pas tant pieuse que passionnément et tenacement dévouée à ses croyances : l'importance du savoir, son amour pour Abélard, sa responsabilité d'abbesse, qu'elle serait appelée à endosser plus tard.

Quant à Abélard, il étudia durant son adolescence auprès de Roscelin, un philosophe et théologien contesté, puis continua d'apprendre auprès d'autres maîtres – et de disputer avec eux – avant de devenir maître à son tour. Natif de Bretagne, le pays de Merlin, il connaissait les contes et légendes traditionnels, et savait chanter des chansons d'amour. Il était impétueux, intelligent et querelleur.

Les nombreuses traditions de l'amour qui coexistaient en leur temps leur étaient parfaitement familières. A commencer par l'idéal de l'amitié promu par Cicéron, qui disait qu'un ami vrai est « *un autre soi-même* ». Au XI^e siècle, cette idée était répandue dans la salle d'étude du monastère et du couvent médiéval. Les amants connaissaient aussi la tradition de l'amour mystique élaborée par Platon dans le *Banquet*, reprise ensuite par les néoplatoniciens, amendée enfin par les moines médiévaux, pour invoquer l'amour qui trouve sa dernière demeure en Dieu. Ils ne pouvaient pas ne pas connaître non plus les obligations de l'amour, exprimées dans les vœux du mariage (et qui reposaient largement sur les lettres attribuées à Paul recueillies dans le Nouveau Testament). Enfin, ils devaient avoir entendu parler de la tradition consistant à avoir plusieurs partenaires, fort répandue dans la culture aristocratique et célébrée par Ovide dont la poésie était assidûment enseignée dans les écoles médiévales. Cela aussi était une manière d'aimer, même si l'Église l'appelait « luxure ».

L'AUTEURE Professeure émérite d'histoire à l'université Loyola de Chicago,



Barbara H. Rosenwein, connue pour ses travaux pionniers

sur l'histoire des émotions, a récemment publié *Love. Histoire d'un sentiment* (PUF, 2023).

Ces traditions étaient bien plus que de « simples conventions » : elles faisaient partie des ressources qui aidaient à comprendre et ménager les sentiments extraordinairement contradictoires, complexes et déroutants que le seul mot « amour » évoque encore aujourd'hui. L'amour est plaisir, mais aussi souffrance ; il a besoin de temps, mais frappe comme la foudre ; il est lié à la sexualité, mais il la dépasse. Comment apprivoiser, concilier, affronter des vérités si contraires ? Quand Abélard et Héloïse se sont rencontrés, ils se sont inspirés de ces traditions ou ont puisé en elles pour exprimer leurs sentiments. Mais ils les ont aussi infléchies pour les adapter à leur temps et à leurs prédilections. C'est pourquoi j'aime appeler ces traditions des « fictions », des « fantasmes » ou même des « fantaisies », au sens musical du mot, comme si la tradition était une partition de musique que chaque individu peut interpréter à son gré.

« Mon esprit perd son calme »

Les amours d'Héloïse et d'Abélard nous sont parvenues grâce à deux ensembles de lettres. Le premier est bien connu et attesté¹. Il commence quinze ans peut-être après leur séparation avec l'*Histoire de mes malheurs*, présumée écrite par Abélard pour un ami, mais qui a largement circulé, et peut-être été envoyée directement à Héloïse. Quoi qu'il en soit, elle n'a pas tardé à la lire. Le second recueil est connu sous le titre de *Lettres des deux amants*, et il a été récemment démontré, de façon convaincante, qu'elles ont été écrites par Héloïse et Abélard lorsqu'ils sont tombés amoureux².

Leur première rencontre, de maître à élève, eut lieu vers 1117, à Paris, dans la maison d'un chanoine de Notre-Dame du nom de Fulbert. Celui-ci voulait qu'Abélard, qui n'avait pas loin de 40 ans, parachève l'éducation de sa nièce Héloïse, qui en avait peut-être 27. L'un et l'autre savaient qu'un bon maître aime ses bons élèves, et vice versa : ils connaissaient l'exemple biblique du « disciple aimé de Jésus ». Mais ce n'était pas tout. Nous savons qu'au Moyen Âge maîtres

COMMENTAIRE D'IMAGE



Unis dans la mort

Abélard fut inhumé en 1142 au prieuré de Chalon-sur-Saône, mais Héloïse obtint de l'abbé de Cluny son transfert à l'abbaye du Paraclet, qu'elle avait fondée à Nogent-sur-Seine avec son amant impossible. La « veuve » éplorée organise un culte autour du gisant, avant de rejoindre dans la tombe son aimé en 1164. Le tombeau devient un objet de dévotion préromantique après 1792 et la sécularisation de l'abbaye. Transféré en 1800 à Paris, il est la pièce maîtresse du musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir. Celui-ci fabrique un monument hétéroclite à partir de divers fragments réemployés et ajoute au gisant d'Abélard celui d'Héloïse, le tout surmonté d'un édifice néogothique. Le motif de l'amour impossible ici-bas, réalisable par la mort, va inspirer l'art funèbre européen. A la fermeture du musée, la ville de Paris obtient, en 1817, d'installer la chapelle sépulcrale au sein du nouveau cimetière de l'Est (le Père-Lachaise), en vue d'attirer une clientèle funéraire bourgeoise, réticente à se faire inhumer dans les faubourgs mais fascinée par cet amour idéal que le pragmatisme patriarcal du Code civil contredit.

Yann Potin

► et élèves s'écrivaient des lettres qui pouvaient se lire comme des déclarations d'amour. Ainsi l'abbé Anselme de Cantorbéry écrit-il à deux novices qui devaient rejoindre son abbaye du Bec : « Vous vous êtes approchés ; en vous approchant, vous avez réchauffé mon âme, la réchauffant vous l'avez embrasée, l'embrasant vous l'avez soudée à vos âmes. On peut les déchirer, on ne peut plus les séparer³. » L'idée était dans l'air.

Au début de leur correspondance, avant même de devenir amants, Abélard le maître et Héloïse l'élève composent soigneusement leurs lettres en vers latins. Une épître d'Abélard commence ainsi : « *Amour me réclame pour sa troupe, me presse de révéler ses lois, / Et ce que j'ignorais, amour me force à l'apprendre. [...] / Que caches-tu sous tes habits ? Mon esprit perd son calme. / Je voudrais les toucher lorsqu'ils viennent à ma pensée* » (Piron, lettre 13). Héloïse, de son côté, répond à Abélard par « *la plus grande exultation de l'esprit* » : « *En me nommant de mon nom et en me promettant la consolation de ton amour, tu m'as ravie jusqu'au troisième ciel.* » Il ne s'agit pourtant pas d'amour mystique, car, avoue-t-elle, « *je désire de tout mon désir me consacrer à toi sans relâche* » (Piron, lettre 112). Un peu plus tard, au tout début de leur liaison, Héloïse joue

avec l'idée qu'Abélard pourrait être son autre moitié et dédie une de ses missives « [à] celui qui renferme le plus brillamment toutes les vertus, plus délicieux qu'un rayon de miel, sa plus fidèle entre tous : la moitié de son âme et elle-même, en toute foi » (Piron, lettre 11).

Cette image habite encore aujourd'hui les amants et les amoureux. Est-ce un hasard si Ioulia Navalnaïa a récemment déclaré : « *En tuant Alexeï [Navalny], Poutine a tué la moitié de moi-même – la moitié de mon cœur et la moitié de mon âme* » ? Ainsi en allait-il de l'idée que se faisait Héloïse de son amitié vraie avec Abélard. Leur amour était la fusion d'un moi dans un autre moi – une fusion à la fois sexuelle et intellectuelle. En réalité, Héloïse provoqua une révolution : elle arracha l'idée d'amitié idéale au monde masculin et clos du cloître, et l'appliqua à un homme et une femme qui prenaient du plaisir l'un à l'autre de toutes les façons possibles.

Elle était révolutionnaire aussi lorsqu'elle disait à son amant qu'elle aimait mieux être sa « *putain* » que son « *épouse* ». Elle était parfaitement au fait des obligations découlant des vœux maritaux, et refusait que leur amour fût obligatoire. Elle voulait faire avec lui tout ce que font deux époux, et fut heureuse de porter l'enfant

d'Abélard en dehors des liens du mariage, mais à condition de le faire par amour et non pas par devoir. Elle ne désirait en fait qu'Abélard lui-même, « *ni une alliance matrimoniale, ni une dot, ni mes plaisirs ni mes souhaits mais les tiens* » (Lettres et vies, p. 100). Mais, comme elle aspirait à être en accord parfait avec son bien-aimé, elle était prête à lui obéir même contre son gré.

Héloïse ne considéra jamais qu'ils avaient péché, tandis qu'Abélard fit sienne l'accusation de luxure par l'Église

Quand il lui intima de l'épouser clandestinement (Abélard appartenait aux saints ordres et devait donc être célibataire), elle céda.

Plus tard, alors qu'Abélard avait été castré par les hommes de main de Fulbert, qui croyait qu'Héloïse avait été délaissée par celui qui venait de l'épouser, il la pria de prononcer, comme lui, des vœux monastiques. Elle s'exécuta, bien qu'elle n'en eût, avoua-t-elle, aucune envie. Pour quelle raison ? Parce que son idée de l'amour supposait « *que nous agissions pour celui que nous aimons de toutes nos forces* » et même « *que nous ne cessions de vouloir au-delà de nos forces* » (Piron, lettre 25).

Recluse désormais dans un cloître, Héloïse était « *ballottée, épuisée, infiniment triste* » (Lettres et vies, p. 99) et Abélard lui manquait. Mais tandis qu'elle le pleurait, son mari, lui, se repentait de sa vie passée et se coupait de sa femme et de leur fils (qui fut élevé par sa sœur). Ses malheurs n'étaient pas finis. Sa castration fut suivie de sa condamnation pour hérésie, on brûla la première version de sa *Theologia* et il fut nommé abbé du misérable et turbulent monastère Saint-Gildas de Rhuy. C'est là, une quinzaine d'années après leur séparation, qu'il rédigea *Histoire de mes malheurs*. Héloïse lut ce récit et écrivit à Abélard une longue lettre pour le rappeler à ses devoirs. Elle lui reprocha de la négliger comme épouse et de ne pas se soucier de ses sœurs du couvent du Paraclet



DANS LE TEXTE

Héloïse à Abélard « Veuille ne pas être rare »

Ce qu'est l'amour et ce dont il est capable, je l'ai naturellement observé moi aussi en considérant attentivement la ressemblance de nos comportements et de nos intérêts ; ressemblance par laquelle se forment principalement les amitiés et qui, une fois reconnue, conduit à t'offrir en échange la réciprocité de l'amour et à t'obéir en toutes choses [...]. Aussi mon cher, veuille ne pas être rare auprès d'une amie si fidèle. Jusqu'à présent, j'ai pu le

supporter tant bien que mal. Mais désormais, lorsque je suis privée de ta présence, émue par le chant des oiseaux et les fleurs des bois, je me languis de ton amour ; tout cela me réjouirait évidemment si je pouvais jouir de ta conversation et de ta présence autant que je le veux. Que Dieu m'accorde ce que je désire pour toi. Porte-toi bien."

Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard, traduites et présentées par Sylvain Piron, Gallimard, 2005.



(en Champagne), où elle avait été placée comme abbesse par Abélard lui-même. Il l'écouta et joua le rôle de directeur religieux du couvent.

Mais il ne lui rendit pas l'amour qui avait été le leur et qu'elle espérait encore. Il insista pour le transformer, suivant la tradition de l'amour mystique – un amour qui prend naissance et fin dans la divinité. La lettre qu'Abélard lui envoya en réponse porte cette dédicace : « A Héloïse, sa sœur très chère dans le Christ, / Abélard, son frère dans le même Christ » (*Lettres et vies*, p. 108). Elle refusa de le suivre dans cette piété chèrement payée. Elle enragea contre le Dieu injuste qui leur avait souri quand ils « se livraient à la fornication » mais qui les avait frappés une fois qu'ils avaient recouvert leur « honte [...] par le voile de l'honneur conjugal ». Son esprit bouillonnait encore de « ses anciens désirs » (*Lettres et vies*, pp. 120-122).

Abélard ne voulut rien savoir. Comment pouvait-elle « oser accuser Dieu » ? C'est lui qui les avait conduits à leur vie de piété. Il en proclamait la grandeur : « Viens toi aussi, mon inséparable compagne, participe à mon action de grâces, toi qui eus part et à la faute et à la grâce. Car le Seigneur n'a pas oublié ton salut. » Après ce plaidoyer, Héloïse renonça et le rejoignit, dans ses lettres au moins, dans le « fantasme » de l'amour spirituel.

Il y avait une autre tradition de l'amour : celle qui fait passer d'un amant à un autre, tous chéris, tous aimés, mais tous, un jour, abandonnés. Cette sorte d'amour aussi a pu jouer un rôle dans leur liaison. Lorsqu'ils se sont rencontrés, Abélard avait une réputation de chasteté. Et ce n'était peut-être pas le cas d'Héloïse. Considérons qu'elle n'était déjà plus une toute jeune fille et qu'elle aspirait à des relations charnelles quand Abélard lui écrivit pour la première fois. Rien ne nous autorise à penser qu'elle était vierge à ce moment-là – ni qu'elle ne l'était pas. Mais, comme l'avoua bien plus tard Abélard, « si tu ne m'avais pas été unie auparavant par le mariage, tu serais facilement demeurée dans le siècle quand moi je m'en retirais, poussée par tes parents ou par le goût des voluptés charnelles » (*Lettres et vies*, p. 145).

Ce qui veut dire qu'après sa castration, il craignait, s'il n'exigeait d'elle la prononciation de vœux religieux, qu'elle se trouvât un autre amant. Enfin, dix ans après qu'elle fut entrée au couvent d'Argenteuil, où elle était devenue prieure, elle et ses moniales en furent exclues en raison, dit-on, d'une conduite scandaleuse. Peut-être cela n'avait-il aucun rapport avec des liaisons charnelles ou amoureuses. Une fois vidée de ses femmes, le couvent fut repris par des moines, qui convoitaient sans doute l'endroit et le domaine. La chose est difficile à dire. Abélard rappellerait plus tard à Héloïse, avec regret, la visite qu'il lui avait rendue en secret dans le cloître d'Argenteuil où elle vivait : « Tu te souviens de ce que l'intempérance de mon désir m'a alors poussé à faire avec toi, dans un coin du réfectoire [...], dans ce local si saint, consacré à la Vierge Souveraine » (*Lettres et vies*, p. 141). Il est vrai que c'était avant qu'Héloïse eût prononcé des vœux de moniale.

Abélard et Héloïse ne partageaient pas la même idée, le même fantasme, la même fantaisie de l'amour. Abélard ne ravalait jamais sa volonté pour obéir à Héloïse. Héloïse ne considéra jamais qu'ils avaient péché. Abélard fit sienne l'accusation de luxure par l'Église. Héloïse jugea toujours irréprochable son désir. Sans doute, s'ils avaient vécu une vie d'époux ordinaires, ne seraient-ils pas devenus des amoureux modèles. Mais leurs vies n'eurent rien d'ordinaire. Ensemble, ils explorèrent les multiples chemins de l'amour et, peut-être, eussent-ils vécu au XIX^e siècle, auraient-ils terminé leur voyage à Chicago, Illinois. ■
(Texte traduit par Christophe Jaquet.)

NOTES

1. Héloïse et Abélard. *Lettres et vies*, traduction d'Yves Ferroul, Flammarion, « GF », 2015.
2. S. Piron (édition et traduction), *Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard*, Gallimard, 2005 et B. Newman (éd. et trad.), *Making Love in the Twelfth Century*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.
3. M. Corbin (éd.), *L'Œuvre d'Anselme de Cantorbéry*. T. VI, *Lettres 1 à 147*, Cerf, 1986, lettre 120, p. 351.

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux

- J. Baschet, *Corps et âmes. Une histoire de la personne au Moyen Âge*, Flammarion, 2016.
- D. Boquet, P. Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Seuil, 2015.
- D. Boquet, D. Lett (dir.), « Le genre des émotions », *Clio. Femmes, genre, histoire* n° 47, 2018.
- M. Camille, *L'Art de l'amour au Moyen Âge*, Budapest, Kónemann, 2000.
- M. T. Clanchy, *Abelard*, Flammarion, 2000.
- M. Gally, *L'Intelligence de l'amour, d'Ovide à Dante. Arts d'aimer et poésie au Moyen Âge*, CNRS Éditions, 2005.
- C. S. Jaeger, *Ennobling Love. In Search of a Lost Sensibility*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.
- N. Koble, « Amour courtois », F. Mazel (dir.), *Nouvelle Histoire du Moyen Âge*, Seuil, 2021.
- R. Le Jan, *Amis ou ennemis ? Émotions, relations, identités au Moyen Âge*, Seuil, 2024.
- D. Lett, *Hommes et femmes au Moyen Âge. Histoire du genre, XI^e-XV^e siècle*, Armand Colin, 2013.
- W. M. Reddy, *The Making of Romantic Love. Longing and Sexuality in Europe, South Asia and Japan, 900-1200 CE*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.
- B. H. Rosenwein, *Love. Histoire d'un sentiment*, traduit de l'anglais par C. Jaquet, Presses universitaires de France, 2023.
- S. Steinberg (dir.), *Une histoire des sexualités*, Presses universitaires de France, 2018.
- M. Zink, *Tristan et Iseut. Un remède à l'amour*, Stock, 2022.

Sources

- Héloïse et Abélard, *Lettres et vies*, traduction d'Y. Ferroul, Flammarion, « GF », 2015.
- E. Arioli (éd.), *Séguant. Le Chevalier au Dragon*, Les Belles Lettres, 2023.
- S. Piron (éd.), *Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard*, Gallimard, 2005.
- Æ. de Rievaulx, *L'Amitié spirituelle*, XII^e siècle, traduit du latin par G. de Briey, Cerf, « Lexio », 2019.
- Tristan*, I. Dégage (trad.), 5 tomes, Anacharsis, 2019-2025.

A écouter

- P. Boucheron, « Politiques de l'amour », cours au Collège de France, janvier-avril 2024.

« Au Moyen Age, l'amour n'est pas distinct de l'amitié »

Ce qu'on nomme « amour » dans les sociétés médiévales n'a rien à voir avec le sentiment amoureux moderne et n'est pas toujours lié à la sexualité. Il s'agit avant tout d'une relation qui se manifeste publiquement à travers des pratiques et des gestes d'affection. Le mariage, arrangé, est un moyen de rapprocher deux familles.

Entretien avec Régine Le Jan

L'Histoire : Aimer au Moyen Age, qu'est-ce que cela signifie ?

Régine Le Jan : L'amour, entendu comme une attirance qui porte vers un être ou une chose, est universel. Mais la manière dont on le perçoit, dont on l'exprime et le « régule » change selon les sociétés et les époques et, au-delà de cette émotion, les mots qui la désignent se chargent d'autres significations. Pour comprendre le langage, les codes, les gestes de l'amour au

Moyen Age, il est donc nécessaire de prendre en compte l'altérité des sociétés médiévales.

Les mots pour dire l'amour sont alors variés et flexibles. Le mot latin *amor*, qui a donné « amour », est un terme générique utilisé avec des qualificatifs qui le précisent : amour d'une personne, d'une chose, de Dieu, de la cité, amour spirituel, amour charnel... Présent dans les sources dès le début du Moyen Age, il devient plus fréquent quand il est introduit dans le langage officiel à l'époque carolingienne (VIII^e-X^e siècle) pour désigner l'amour du roi ou du seigneur. D'autres termes, qui ont une tonalité plus spirituelle, se réfèrent aussi à l'affection, comme *dilectio*, « dilection », *affectio*, « affection », *caritas*, de *carus*, « aimé », « chéri », et surtout *amicitia*, « amitié », qui n'est pas moins chargé affectivement qu'*amor* et qui est issu du même verbe *amare* : l'ami

est l'être que l'on aime. Il est important de se défaire des distinctions genrées et sexualisées qui ont été introduites au XIX^e siècle entre amour et amitié : dans les sources du Haut Moyen Age, sentiments amoureux et amicaux ne sont pas différenciés. Un époux pourra ainsi appeler sa femme « ma mie » (autrement dit, « mon amie »).

Mais l'amour médiéval n'est pas seulement un sentiment. C'est aussi une relation qui va bien au-delà d'un rapport affectif, car l'amour « affecte » les autres formes de relation, leur donne force, les rend performatives. L'amour médiéval est donc un véritable ciment social : il relève du champ de la pratique et il a même une dimension cosmique, en réunissant l'ici-bas et l'au-delà, les vivants et les morts.

Ce n'est pas la première fois que l'on fait l'histoire

L'AUTEURE Professeure émérite à l'université Paris 1 Panthéon-

Sorbonne,

Régine Le Jan vient de publier *Amis ou ennemis ? Émotions, relations, identités au Moyen Age* (Seuil, 2024).





Baiser sacré Dans la *Rencontre* peinte par Giotto (1303-1306) pour la chapelle des Scrovegni à Padoue, Anne et Joachim s'embrassent devant la porte Dorée à Jérusalem. Un moyen d'exempter la conception de leur enfant, la Vierge Marie, de toute concupiscence.

de l'amour au Moyen Age. Quelle est la nouveauté de votre travail dans votre livre *Amis ou ennemis* (Seuil, 2024) ?

Je me suis surtout intéressée à la période, largement laissée de côté, qui court de l'Antiquité tardive au Moyen Age central. Ma recherche se nourrit

des apports de l'histoire des émotions, largement inspirée par la psychologie, et développée par des médiévistes anglophones comme Barbara H. Rosenwein¹, qui a proposé, en 2006, le concept de « communautés émotionnelles » (cf. p. 43). Mais j'ai surtout conçu mon travail dans une perspective anthropologique et décentrée. Par

la relecture des sources et à travers des exemples concrets, j'ai cherché à comprendre comment les émotions étaient perçues et comment se construisaient les relations amoureuses mais aussi leur contraire, les relations haineuses.

La question des relations est fondamentale parce que, au Moyen Age, l'individu, au sens moderne du terme, c'est-à-dire un être entier, non divisible, conscient de lui-même, n'existe pas. La personne est insérée dans de multiples groupes et communautés, elle n'existe que par ses relations et ses

“

DANS LE TEXTE



Saint Augustin

« Je cherchais un objet à mon amour »

Je vins à Carthage, où bientôt j'entendis bouillir autour de moi la chaudière des sales amours. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer ; et par une indigence secrète, je m'en voulais de n'être pas encore assez indigent. Je cherchais un objet à mon amour, aimant à aimer [...]. Je souillais donc la source de l'amitié des ordures de la concupiscence ; je couvrais sa sérénité du nuage infernal de la débauche. Hideux et infâme, dans la plénitude de ma vanité, je prétendais encore à l'urbanité élégante. Et je tombai dans l'amour où je désirais être pris, ô mon Dieu, ô ma miséricorde, de quelle amertume votre bonté a assaisonné ce miel ! Je fus aimé, j'en vins aux liens secrets de la jouissance, et, joyeux, je m'enlaçais dans un réseau d'angoisses, pour être bientôt livré aux verges de fer brûlantes de la jalousie, des soupçons, des craintes, des colères et des querelles.”

Confessions, livre III, chapitre I^{er}.

“

DANS LE TEXTE

Robert le Pieux et Henri II Pacte d'amitié sur la Meuse

Ils [le roi de France et l'empereur] s'embrassèrent fortement et échangèrent des baisers, puis assistèrent à la messe solennellement célébrée par les évêques, décidèrent enfin de manger ensemble. A la fin du repas, le roi Robert fit à Henri cadeau d'immenses quantités d'or, d'argent, de pierres précieuses, ainsi que de 100 chevaux somptueusement parés, chacun avec sa cuirasse et son heaume, disant que tout ce qu'il lui laisserait diminuerait d'autant

leur amitié. Henri, attentif à la générosité de son ami, ne prit qu'un évangélaire [...]. Le lendemain, le roi Robert traversa la rivière et se rendit à la tente de l'empereur. Celui-ci l'accueillit avec magnificence et, à la fin du repas, lui offrit de même 100 livres d'or pur. Le roi, à son tour, se contenta de deux encensoirs d'or, et tous deux ayant conclu un pacte d'amitié, retournèrent dans leur pays.”

Raoul Glaber, *Histoires*, livre III, *x^e siècle*.



Comme son âme Richard Cœur de Lion rend hommage à Philippe Auguste en 1188 (*Chroniques de Saint-Denis*, *xv^e siècle*). D'après les chroniqueurs, « la nuit, des lits différents ne les séparaient pas. Et le roi de France l'alma comme sa propre âme ».

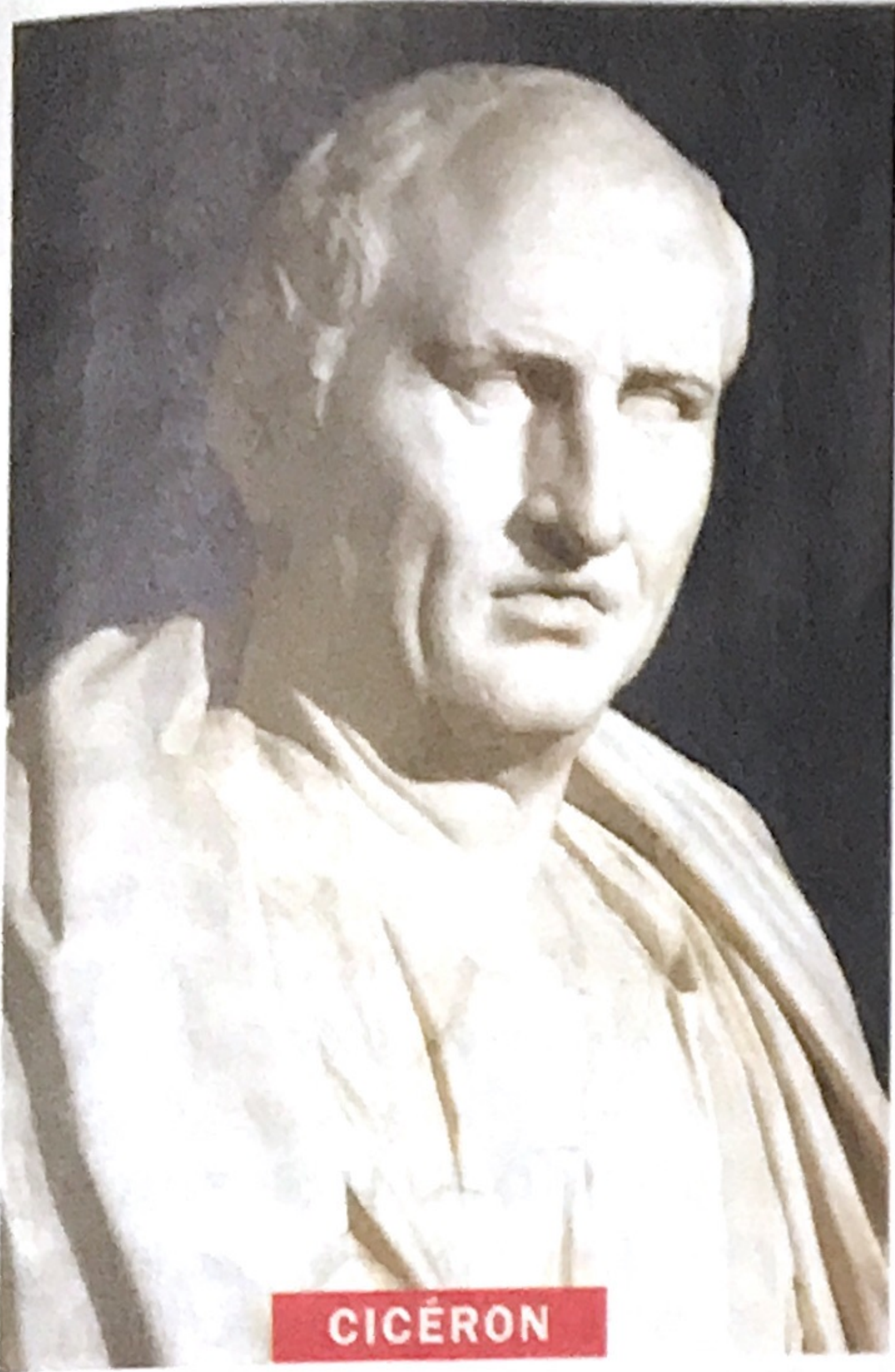
► identités superposables, interchangeables. Tout être peut ainsi s'investir complètement dans une ou plusieurs relations ou plusieurs identités, sans « conflit personnel ».

Et les sentiments peuvent facilement s'inverser. Au *vii^e* siècle, un prince de Bourgogne avait ainsi conclu de nombreux pactes d'amitié avec un de ses rivaux, jusqu'à ce qu'une « vieille haine cachée au fond du cœur » le pousse à tuer son « ami ». Pareillement, à l'époque féodale, un vassal a souvent plusieurs seigneurs alors même que l'engagement vassalique devait être total. En considérant que la personne est faite de ses relations partagées et qu'elle peut s'engager complètement dans chacune d'entre elles, la pluralité des engagements devient compréhensible. Dans le monde médiéval, il est impossible de séparer le social de l'affectif.

Quelles sont ces sources qu'on peut mobiliser pour écrire l'histoire de l'amour/amitié au début du Moyen Âge ?

Les sources narratives, tout d'abord. Les récits de rencontre, de banquet, tout comme les récits de vengeance et de pacification qui se concluent par des serments d'amitié et des mariages, sont essentiels. Pensons à la rencontre entre l'empereur Henri II et le roi de France Robert le Pieux sur la Meuse, à Ivois, en 1023, racontée par Raoul Glaber, où il est question d'« embrassades », de « cadeaux », et de « pacte d'amitié » entre les deux hommes (cf. ci-dessus). Nous avons également conservé d'assez nombreuses « lettres d'amitié », destinées à entretenir le lien quand il est impossible pour les amis de se rencontrer, ou des lettres qui sollicitent de l'ami un bienfait. Ou encore des missives envoyées par un homme à sa promise ou à son épouse.

Les qualificatifs utilisés dans les lettres et dans les chartes ne sont jamais neutres car une personne pouvait n'être désignée que par sa relation d'épouse/époux, de fils/fille... Dans certains cas, la relation pouvait être précisée par un qualificatif d'affection comme *carus/a*, *carissimus/a*.



CICÉRON

Le modèle Le traité où Cicéron distingue la « bonne » et la « mauvaise » amitié fut amplement recopié au Moyen Âge.

« cher/chère », « très cher/très chère » ou *dilectus/a dilectissimus/a*, « très aimé(e) ». Il s'agit alors de mettre en avant la force du sentiment qui, sans être nécessairement réel, était publiquement revendiqué puisque tous ces textes étaient destinés à un public plus large que leur seul destinataire. Ils entraient donc aussi dans les stratégies politiques.

En 791, Charlemagne, éloigné en Saxe, écrit ainsi à « sa très chère et très aimable » épouse, la reine Fastrade, une lettre d'une grande affection, où il se plaint de ne pas avoir reçu d'elle les nouvelles qu'il attendait (cf. p. 36). Rien ne permet de douter de l'amour de Charlemagne pour son épouse, mais les qualificatifs avaient aussi pour but de renforcer la position de la reine à Ratisbonne, où le roi l'avait laissée et où elle était en butte à des oppositions, dont témoigne Eginhard dans sa *Vie de Charlemagne*.

L'amour peut concerner toute la cellule familiale. Le *Manuel* que Dhuoda, l'épouse de Bernard de Septimanie, adresse à son fils Guillaume en 841-843, alors qu'elle est tenue éloignée de son mari et de ses deux enfants, en est une bonne illustration. Dans ce traité moral, Dhuoda exprime son amour pour ses fils et sa douleur d'être séparée

d'eux. Il n'y a pas à douter de son affection, mais son identité de mère souffrante lui permet aussi de faire passer un message politique destiné au roi et à la cour de Charles le Chauve.

Ces textes, il est vrai, impliquent surtout les élites dirigeantes. Dans le monde paysan, les couples résultaient d'unions de fait, qui laissaient une plus grande liberté de choix. Mais quand les paysans étaient possesseurs de leurs terres et qu'ils concluaient des mariages publics, ils développaient aussi de complexes stratégies matrimoniales qui limitaient tout autant le choix des époux.

Qu'est-ce qui change avec la christianisation de l'Europe, à partir du IV^e siècle ?

L'amour de Dieu, supérieur aux autres formes d'affection, devient le fondement de toutes les relations affectives :

il relie les chrétiens à Dieu, et tous les chrétiens en Dieu. Le christianisme insiste sur la supériorité de l'esprit sur le corps, déjà présente chez les stoïciens ; l'amour de Dieu introduit une différence de valeur entre amour charnel et amour spirituel. Néanmoins, au Haut Moyen Âge, le corps et l'esprit sont complémentaires et, si les passions sont condamnées, il n'y a pas d'amour qui ne soit pas « incarné ».

L'éthique de l'amitié antique reposait sur la réciprocité et sur les vertus masculines de courage et de dépassement moral au service de la cité et du bien commun. Toutes les formes d'amitié y concouraient : aussi bien l'amitié personnelle entre des amis qui se choisissaient, qui s'identifiaient l'un à l'autre, que l'amitié clientélaire entre un patron et ses clients. Le traité *De l'amitié* de Cicéron a été amplement recopié et fait figure de best-seller au Moyen Âge.

FOCUS

Les mots pour le dire

Amor, caritas ou amicitia sont largement synonymes au Moyen Âge.

Amicitia

Amicitia, amicus et amica sont les termes le plus souvent utilisés pour désigner l'amitié, l'ami(e) ou l'aimé(e) et ils sont issus du verbe latin *amare* qui a donné « amour ».

Amor

Ce terme latin générique renvoie à toutes les formes d'amour : spirituel, courtois, politique, charnel, mais aussi l'amour de la cité ou même de l'argent. Il recouvre tout ce que nous entendons par les termes « amour » mais aussi « amitié ».

Caritas

Le terme « caritas », de *carus*, « cher » au double sens de « coûteux » ou « chéri », est,

avec *dilectio*, la traduction de l'*agapè* grecque, notion qui dans le Nouveau Testament qualifie un amour divin et désintéressé. Au sens large, la charité désigne l'amour sous toutes ses formes et manifestations. Le sens le plus courant est celui de l'amour de Dieu et du prochain, ce qui en fait une vertu chrétienne.

Dilectio

Le mot *dilectio* apparaît en contexte chrétien, à partir du verbe *diligere* plus ancien, qui distingue un amour fondé sur le choix. La *dilectio* tend à devenir un synonyme de *caritas*, renvoyant souvent à l'amour de Dieu et du prochain.